

## Inhaltsverzeichnis

<b>COMPARAISON DU SOLITAIRE ET DU ROI.</b>	<b>1</b>
1. . . . .	1
2. . . . .	2
3. . . . .	3
4. . . . .	4

Titel Werk: Comparatio regis et monachi Autor: Chrysostomus Identifier: CPG 4500  
Time: 4. Jhd.

Titel Version: Comparaison du solitaire et du roi Sprache: français Bibliographie:  
SAINT JEAN CHRYSOSTOME OEUVRES COMPLÈTES TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS SOUS LA DIRECTION DE M. JEANNIN, licencié ès-lettres professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier. Bar-le-Duc, L. Guérin & Cie, éditeurs, 1864

## COMPARAISON DU SOLITAIRE ET DU ROI.

(Voyez tome I, chap. VI, p. 67.)

ANALYSE. Motifs qui ont porté saint Chrysostome à composer ce petit écrit. — Celui qui commande aux démons et à ses propres passions est plus roi que celui qui commande aux nations, aux armées. — Le moine fait une guerre plus glorieuse que le roi. — Lequel des deux est le plus heureux pendant le temps de la nuit ? — Le moine est plus bienfaisant que le roi. — Le roi et le moine à la mort et après la mort.

### 1.

En voyant l'admiration et le culte que la plupart des hommes ont voués aux faux biens, et l'indifférence qu'ils montrent pour les biens véritables, je n'ai pu m'empêcher d'écrire quelque chose sur ce sujet. Je veux comparer ici ce qui fait l'objet de leur mépris avec ce qui fait l'objet de leur estime, afin que, le contraste faisant briller la vérité, ils reconnaissent leur erreur et qu'ils apprennent à estimer ce qui est estimable, et à mépriser ce qui est méprisable.

Les biens que l'on envie sont la richesse, les dignités, la puissance, la gloire; les heureux, au jugement de la multitude, sont les chefs des peuples, ceux qui passent au milieu de la foule traînés sur un char superbe, précédés des cris des hérauts, entourés d'une escorte nombreuse. Ce que l'on méprise, c'est la vie simple des sages et des solitaires. Les grands de la terre paraissent-ils en public, le peuple court après eux pour les voir. Un ermite vient à passer, qui est-ce qui s'en aperçoit? personne, ou presque personne. Encore si on le regarde,

c'est par pure curiosité; nul n'envie le sort de ce pauvre anachorète, tandis que tout le monde envie la destinée des potentats. Cependant devenir chef de nations, gouverneur de province, n'est pas une chose qui soit facile, ni à la portée de tous: le pouvoir ne se donne pas, et il faut beaucoup d'or à ceux qui le convoitent pour arriver au but de leur ambition. Au contraire embrasser la vie monastique et se vouer au service de Dieu est la chose du monde la plus aisée, la plus facile. D'ailleurs il faut quitter le pouvoir avec la vie, ou plutôt le pouvoir abandonne les ambitieux avant que la mort vienne le leur arracher; il y en a même qu'il expose à un danger très-grand ou bien à l'ignominie. Mais la vie monastique comble de biens les justes qui la suivent, et quand ils ont accompli leur course ici-bas, elle les conduit tous rayonnants de joie et d'espérance devant le tribunal de leur Dieu et Père, tandis que la plupart de ceux qui ont été revêtus de la puissance sur la terre paraissent couverts de leurs crimes devant ce même tribunal, et viennent entendre leur condamnation.

Comparons donc les uns aux autres et les avantages de la perfection chrétienne, et les prétendus biens que procurent en cette vie la puissance et la gloire, et apprenons à en connaître la différence; rien ne fera mieux ressortir la valeur intime des uns et des autres qu'un parallèle. Ou plutôt, si vous le voulez, comparons le faite même des grandeurs, la royauté, avec la vie monastique, et voyons les avantages des deux conditions. Le prince commande aux villes, aux pays, à des peuples nombreux; d'un signe il ébranle et généraux et préfets, armées, peuples et sénats. Celui qui s'est donné à Dieu et qui a choisi la vie monastique, commande à la colère, à l'envie, à l'avarice, au plaisir et à tous les autres vices; il examine et médite sans cesse les moyens de ne point laisser subjugué son âme par les passions honteuses, ni asservir sa raison par une insupportable tyrannie, mais d'avoir toujours l'esprit au-dessus de tout cela, s'armant de la crainte de Dieu pour vaincre toutes les passions. Voilà quelle puissance, quelle autorité exercent, le roi d'une part, de l'autre le moine; tellement qu'on aurait plus de raison de donner le titre de roi à ce dernier qu'à celui qu'on voit briller sous la pourpre et le diadème, et s'asseoir sur un trône d'or.

## 2.

Car le véritable roi, c'est celui qui commande à la colère, à l'envie, à toutes les passions; qui assujettit tout aux lois de Dieu, qui garde son esprit libre, et qui ne laisse pas la tyrannie des voluptés dominer dans son âme. J'aurais certes grand plaisir à voir un tel homme commander aux peuples, à la terre et à la mer, aux cités, aux nations et aux armées. Celui qui impose aux passions le joug de la raison, imposerait bien aussi aux hommes le joug heureux des lois divines. Il serait un père pour ses sujets; sa douceur le rendrait abordable à tous les peuples. Mais cet esclave de la colère, de l'ambition et des plaisirs coupables qui a l'air de commander aux hommes ne mérite que le mépris des peuples; l'or et les diamants couronnent sa tête, et la sagesse ne couronne pas son cœur. Tout son corps est resplendissant de pourpre, et son âme est sans ornement. Il ne saura même pas exercer son pouvoir.

Comment gouverner les autres quand on ne peut se gouverner soi-même?

### 3.

S'agit-il du mérite guerrier? Il éclate dans les luttes soutenues par le sage bien mieux que dans les combats livrés par un roi. Le sage fait la guerre aux démons, il les repousse, il triomphe, et reçoit de la main du Christ, la couronne immortelle, prix de sa victoire. Il ne peut que vaincre, il s'avance au combat ayant Dieu pour auxiliaire et une armure céleste pour se couvrir. Le roi fait la guerre à quelques peuples barbares, moins redoutables assurément que les légions de l'enfer : son triomphe ne saurait donc être aussi glorieux que celui du vainqueur des démons. Mais considérez les motifs des deux guerres, quelle différence ! C'est pour remplir un devoir de piété, pour servir Dieu que le sage fait la guerre au démon : s'il cherche à conquérir des villes et des villages, c'est sur l'erreur et pour la vérité. La guerre que le roi fait aux barbares, a pour objet un territoire à prendre ou à défendre, une frontière à reculer ou à maintenir, des représailles à exercer; souvent l'avarice et une injuste ambition lui mettent les armes à la main; et combien de fois le désir de conquérir lui fait perdre ce qu'il avait déjà ! Telles sont, sous le rapport de la puissance et de la guerre, les différences que nous remarquons entre le roi et le serviteur de Dieu. Mais, pour apprécier avec exactitude la condition de l'un et de l'autre, il est bon de descendre aux détails de leur vie ordinaire, à leurs actes de chaque jour.

Converser avec les prophètes, nourrir son âme de la doctrine d'un saint Paul; passer continuellement de Moïse à Isaïe, d'Isaïe à Jean, de Jean à quelque autre écrivain sacré, voilà l'occupation du solitaire. Le monarque est sans cesse entouré d'une foule d'officiers et de gardes; vous savez que l'on prend les mœurs de ceux que l'on fréquente; par conséquent le sage se forme d'après les exemples des Apôtres et des Prophètes; le monarque prend les habitudes des généraux, des gardes, des soldats, tous gens esclaves du vin et livrés à la débauche, passant la plus grande partie du jour à boire, et incapables de rien de bon et d'honnête. Ainsi donc, envisagée sous cette face, la vie monastique l'emporte encore sur celle des potentats, des rois, des hommes qui, sous n'importe quel nom, tiennent le sceptre, emblème de la puissance.

Pour le temps de la nuit, le moine le sanctifie encore par le service de Dieu et par la prière; plus matinale que le chant des oiseaux, son hymne s'élève vers le Créateur : il converse avec les anges, s'entretient avec Dieu, il se nourrit du pain céleste. Que fait, pendant ce temps, celui dont la volonté gouverne tant de peuples, fait marcher des armées si nombreuses, et dont l'empire s'étend si loin sur la terre et sur les mers ? Il est étendu sur une couche somptueuse et molle ; il dort. Le léger souper du moine n'a pas besoin, pour être digéré, de ce profond sommeil. La bonne chère et le vin plongent le roi dans cet assoupissement qui dure jusqu'au milieu du jour. Les vêtements du solitaire sont simples, sa table est frugale, il a

pour convives ses rivaux en vertu. Un roi se croit obligé d'étaler sur ses habits beaucoup d'or et de pierres précieuses, et d'avoir une table splendidement servie; les gens qu'il y admet sont du même caractère que lui: sans moeurs, si lui-même est immoral; honorables par leur justice et leur probité, si lui-même est un homme de bien, en tout cas bien inférieurs eu vertu à ceux que le solitaire admet à la sienne. Ainsi le roi, même le plus sage, restera toujours fort au-dessous de la vertu d'un saint anachorète.

Un roi est à charge à ses sujets, soit qu'il voyage, soit qu'il reste dans sa capitale, en temps de paix comme en temps de guerre, en exigeant l'impôt aussi bien qu'en levant des troupes, en emmenant des prisonniers, enfin dans ses victoires non moins que dans ses défaites. Vaincu, son désastre pèse tout entier sur son peuple; vainqueur, il devient insupportable par son ostentation à étaler ses trophées, par un orgueil démesuré, par la licence qu'il donne à ses soldats de voler, de ravir, d'insulter les voyageurs, de rançonner les villes, de mettre au pillage les maisons des pauvres, de vexer les habitants qui les logent par des exactions que toutes les lois condamnent, tout cela sous prétexte de quelque ancien usage étrange et injuste. Tous ces maux, le roi les épargne soigneusement aux riches, il n'opprime que les pauvres, il n'a d'égards que pour les riches. Il n'en est pas ainsi du solitaire : sa présence est un bienfait pour les riches et pour les pauvres; aussi secourable aux uns qu'aux autres, il a toujours quelques dons à répandre autour de lui, il se contente d'un vêtement grossier qu'il porte toute l'année, il boit de l'eau avec plus de plaisir quo d'autres le vin le plus exquis. Il ne demande pour lui-même à l'opulence aucune faveur ni grande ni petite, mais il ne cesse de réclamer pour les indigents des secours aussi profitables à ceux qui les accordent qu'à ceux qui les reçoivent. Médecin de toutes les misères humaines, il guérit les riches de leurs péchés par sa parole salutaire, il soulage les pauvres dans leurs besoins par les aumônes qu'il verse dans leur sein. Le monarque ne tient jamais la balance égale entre le riche et le pauvre; s'il ordonne une réduction de l'impôt, le riche en profite plus que le pauvre; s'il décrète une augmentation, les riches se ressentent à peine de ce surcroît de charges, tandis que les pauvres en sont écrasés. C'est un torrent dévastateur qui renverse les maisons pauvres, d'autant plus que ni la vieillesse, ni le veuvage des femmes, ni le délaissement des enfants orphelins, rien enfin ne peut attendrir les collecteurs d'impôts, hommes durs comme la pierre, dont les vexations ne connaissent pas de bornes, ennemis publics qui exigent des laboureurs ce que la terre ne leur a pas donné.

#### 4.

Examinons maintenant en quoi consistent les bienfaits d'un solitaire, en quoi consistent les bienfaits d'un monarque. Celui-ci répand l'or autour de lui, celui-là les dons de l'Esprit-Saint. L'un fait cesser la pauvreté, l'autre met en liberté par ses prières les âmes tyrannisées par les démons. Le malheureux que tourmente l'esprit malin court, sans s'arrêter au palais du roi, se réfugier dans la cellule du solitaire, comme celui qui, poursuivi par une bête fé-

roce, vient se mettre sous la protection du chasseur armé; la prière est pour le moine ce qu'est une épée dans la main du chasseur. Encore l'épée est-elle moins redoutée des bêtes féroces, que la prière du juste ne l'est des démons. Ce n'est pas seulement nous, le commun des hommes, qui nous réfugions vers l'humble serviteur de Dieu, dans nos nécessités; les rois eux-mêmes, dans leurs jours d'affliction, ont recours à lui : ils entourent sa demeure comme des mendiants affamés entourent celle du riche. Achab, roi d'Israël, dans un temps de disette et de famine, ne mit-il pas toute son espérance dans les prières d'Elie? Ezéchias, roi de Juda, étant malade et sur le point de mourir, et voyant déjà la mort à son chevet, n'eut-il pas recours au prophète comme à un homme plus puissant que la mort et qui pouvait lui rendre la santé ? Et quand le royaume de Palestine, ébranlé par la guerre, courait le danger d'être renversé de fond en comble, les rois de cette contrée renvoyaient leurs troupes, leurs fantassins, leurs archers, leurs cavaliers, leurs généraux et leurs centurions pour aller implorer le secours des prières d'Elisée. Ils savaient que la protection du serviteur de Dieu valait mieux que des milliers d'hommes. C'est encore le moyen qu'employa Ezéchias menacé par les Assyriens ; la ville de Jérusalem penchait déjà, elle allait tomber ; ses défenseurs se tenaient consternés et tremblants sur ses murailles; ils frémissaient comme on frémit dans l'attente du tonnerre ou d'un tremblement de terre universel. Aux innombrables myriades de ses ennemis, Ezéchias n'opposa que les prières d'Isaïe, et il ne fut pas trompé dans son espérance. Le prophète leva les mains au ciel, et soudain Dieu lança les traits de sa colère contre l'armée assyrienne qui fut entièrement détruite, apprenant ainsi aux rois qu'ils doivent regarder ses serviteurs comme les sauveurs de la terre, à respecter les sages conseils et les salutaires avertissements des justes qui les exhortent à la vertu.

Un autre point de vue va nous découvrir de nouvelles différences : je suppose que tous les deux sont tombés, l'un du haut de son trône, l'autre du haut, de sa vertu. Le sage se relève facilement, il efface ses péchés par la prière, les larmes, la contrition, le service des pauvres , et il redevient ce qu'il était avant sa chute. Pour reprendre son sceptre, le monarque déchu a besoin que des alliés lui prêtent de grands secours en hommes et en argent; il a mille dangers à courir; tout son espoir est dans la pitié des étrangers; le solitaire, sans sortir de lui-même, trouve son salut dans sa bonne volonté, dans son zèle, dans le changement de son coeur. Le royaume des cieux est à vous, dit le Seigneur. (Luc. XVII, 21.)

Le roi craint la mort, le religieux la voit venir sans peur. Le mépris qu'il a pour les richesses, les voluptés, les délices, toutes choses qui attachent à la vie le commun des hommes, lui rend son départ de ce monde facile à effectuer. S'il arrive que l'un et l'autre périssent par le glaive, le moine donne sa vie pour la religion, il achète par sa mort une vie immortelle dans le ciel; le roi est égorgé par quelque ambitieux prétendant, avide de régner à sa place, et n'offre après sa mort qu'un spectacle de compassion et d'effroi. Au contraire, quel spectacle agréable et salutaire que de voir un homme immolé pour sa foi. Le solitaire ne craint point ceux qui l'entourent, nul ne prétend à sa couronne que ses émules et ses disciples, et ils ne demandent

qu'à la partager avec lui. Le monarque est sans cesse en alarme, il n'y a pas de prières qu'il n'adresse à Dieu pour obtenir que personne ne se présente pour le détrôner. La crainte d'offenser Dieu retient encore le bras de ceux qui pourraient tuer le religieux; l'ambition de régner suscite au roi des milliers d'assassins; voyez comme il s'entoure de soldats armés, tandis que sans rien craindre pour lui-même, le solitaire forme de ses prières comme un rempart aux cités; le roi voit sans cesse un glaive qui menace sa tête, sa vie n'est qu'une crainte continuelle de la mort : il porte au dedans de lui une cupidité qui fait son péril et son tourment; l'espérance du salut remplit l'âme du religieux d'une sécurité, d'une joie inaltérables. Voilà pour les différences relatives à la vie présente.

Voulez-vous jeter un regard sur la lutte dernière, sur l'épreuve suprême? Nous verrons le sage s'élever triomphant et radieux dans les nuées du ciel à la rencontre de Jésus-Christ, à l'exemple de ce divin chef, le guide du salut, le législateur de la sainteté. Le monarque, si, chose rare, il a fait régner avec lui sur le trône la justice et l'humanité, sera sauvé sans doute, mais sauvé avec infiniment moins d'honneur et de gloire que celui qui a voué sa vie entière au service de Dieu. S'il n'a été qu'un tyran cruel, un fléau pour le monde, qui pourrait dire les tourments auxquels il sera condamné par le Souverain juge? Il sera brûlé dans le feu, flagellé, torturé, ses peines seront aussi insupportables qu'indescriptibles. Méditons donc toutes ces vérités, pénétrons-nous-en et apprenons à ne plus admirer les riches, puisque le riche par excellence, le roi, ne saurait approcher du mérite d'un humble solitaire. Quand vous voyez passer un homme opulent, magnifiquement vêtu, tout étincelant d'or et pompeusement traîné sur un char superbe, ne dites point : cet homme est heureux. La richesse n'est qu'un bien apparent et passager; elle est fugitive comme la vie. Mais quand vous verrez passer un solitaire au maintien modeste et recueilli, à l'air bienveillant et doux, enviez le sort de cet homme, faites-vous l'imitateur de sa sagesse et souhaitez de ressembler à ce juste : Demandez, dit le Seigneur, et vous recevrez. (Matth. VII, 7.) Voilà les véritables biens, voilà ce qui sauve, voilà ce qui dure, et ce que nous devons à la bonté et à la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et l'honneur dans les siècles des siècles. Amen.